

CHRISTIAN ESTÈBE

DU MÊME AUTEUR

—

Piano bar

Luneau Ascot éditeurs, 1982

La prière du guetteur

Presses de la Renaissance, 1989

Messe de granit

Le temps qu'il fait, 1995

Les jours de la barque

Le temps qu'il fait, 1997

Petit exercice d'admiration

Finitude, 2007

Le petit livre de septembre

(RÉCIT)



finitude
2008

*Pour aller où vous ne savez pas,
passez par où vous ne savez pas.*

JEAN DE LA CROIX

Christian Estèbe a bénéficié, pour cet ouvrage,
d'un soutien du Centre National du Livre.

En couverture: l'auteur à sept ans.

© Finitude 14, cours Marc-Nouaux à Bordeaux, 2008

Août: ANPE, qui ne connaît pas ces quatre lettres et ce qu'elles signifient, pour ceux qui les rencontrent, de démarches difficiles, d'attentes épuisantes, d'espoirs déçus. Inscrit depuis des mois comme demandeur d'emploi, je marche en rond dans la ville de M. Ingres.

Brume du matin, légère et lumineuse, je suis encore vivace pour le bel aujourd'hui. J'ai trouvé, retrouvé, que j'étais aussi de cette terre où Zadkine a vécu et sculpté ses christes en bois d'orme. Celui

que j'ai devant moi, dans l'église de Caylus, mesure deux mètres de haut. Du cœur du bois, il s'envole littéralement de sa croix, encore accroché par une main à un clou, tout est dans la fibre dans laquelle a été taillée au ciseau l'active résurrection, la grande résurgence, la matière s'est intégrée au vertigineux miracle du fils de l'homme.

Je reste étonné de cette témérité qui a fait sculpter à Zadkine un Christ nu, pourvu d'un sexe. L'homme bondissant vers le ciel, en train de devenir Dieu, est-ce là une insupportable théologie? Je n'y vois pour ma part, aucun blasphème.

Silence et humidité. Je m'enferme dans l'arrière-boutique du magasin de musique que gère Élisabeth, ma compagne. Une ampoule nue, une table en fer, une chaise, la musique et l'écriture. Je me sens friable comme un bout de craie.

Chômeur de longue durée, j'ai accès à un emploi de contrat-solidarité, un CES. Je trouve un poste d'aide-bibliothécaire au collège de Caussade, un village à quelques kilomètres de Montauban. Je dois y aller en train ou en bus, puisque je ne possède pas encore mon permis de conduire. Rendez-vous avec le Principal. C'est un petit homme barbu,

aimable, qui bafouille un peu. Il scrute mon CV, puis me regarde :

— Qu'est-ce que vous faites dans la région, il n'y a plus de travail pour vous à Paris?

Je n'ai pas envie de lui raconter les détours de ma vie et mes frasques de minable. Je pourrais lui proposer de relire *Lord Jim*, mais je préfère me taire.

— Vous voulez être bibliothécaire, c'est ça?

— C'est ça.

— Alors, c'est d'accord. Il faudra insister sur la discipline, être ferme, c'est important! Vous commencerez le 1^{er} septembre, pour un an. Nous vous ferons un contrat. C'est un jeudi.

— Comme la semaine des quatre jeudis.

— C'était autrefois, ça, le jeudi...

Ensuite, visite du CDI, le centre de documentation et d'information, et de la bibliothèque. La documentaliste ressemble à une vieille petite fille, avec des cheveux laqués et des vêtements de poupée Barbie. Elle me demande de me présenter. Je lui expose un peu mon parcours de toupie névrosée : librairie, édition, livres, lecture, écriture. Tout ça semble l'ennuyer. Elle me questionne plus avant pour savoir ce que j'ai l'intention de faire pendant la durée de ce contrat.

Lire! ai-je envie de lui répondre, lire pendant qu'il pleut, comme au bon vieux temps de ma communale, lorsque les instituteurs communistes m'oubliaient au fond de la classe, durant des heures, après m'avoir foutu des coups de règle. Je sais maintenant, à bientôt quarante ans de distance, que le bonheur avait un nom. Mais il faut un projet sérieux, alors je fais l'intéressant :

— Faire un atelier d'écriture, animer la bibliothèque, guider ceux qui voudront lire, montrer aux élèves qu'un livre est autre chose qu'un objet rébarbatif, un projectile ennemi, un ennui destiné à gâcher les vacances, un outil de torture à oublier dare-dare sur la plus haute étagère du salon...

Je sens bien que je crois à ce que je raconte, comme autrefois, lorsque, représentant, j'inventais pour le vendre l'histoire d'un ouvrage que je n'avais pas encore lu, et que, plus tard, à mon grand étonnement, parcourant ce livre, je découvrais que mon argumentaire inventé n'était pas loin de résumer le roman.

Elle sourit, condescendante, devant mon entrain :

— Vous savez, il ne faut pas trop se faire d'illusions avec les élèves...

— Pourquoi ?

Elle hausse les épaules, fataliste, comme si elle en

savait long sur les illusions, puis d'un air résigné elle secoue ses lourdes boucles laquées de frais :

— Il ne faut pas faire confiance aux élèves.

Ah? A qui faire confiance, alors? Ils pourraient être nos enfants, ces élèves. Mais, après tout, je ne suis pas un Pennac, un Mérieux, un pédagogue patenté, juste un larbin qui devra faire ce que les spécialistes de l'éducation lui diront de faire. Quoi, je n'ai pas à me plaindre, j'ai cette chance d'être embauché ici. Allons, tout se passera bien.



Pré-rentree : longs couloirs sonores, les vacances d'été sont finies. Je commence mon travail avant la venue des élèves qui aura lieu dans quelques jours. Immense cour vide, vide mais belle, comme une main ouverte, silencieuse, traversée seulement par le roucoulement des ramiers. Le soleil intense chauffe le goudron. Arbres verts, quatre bancs rouges au milieu de la cour...

Dans une salle, qui sent l'encre et la poussière, me revient un souvenir de craie, de plumier, de crayons de couleur. Je tamponne des livres scolaires, des

dizaines, des centaines de livres scolaires. Sur la dernière page :

Nom de l'élève

Date de prêt

État du livre : neuf – abîmé

Classe, année.

La porte de ma salle est ouverte : un robinet, des abeilles, des pigeons ramier, la cour déserte, les arbres verts et quatre bancs rouges.

Autrefois, à Montpellier, dans le quartier des Aubes, école Jean-Moulin, la classe était en préfabriqué. Au fond, quatre caisses d'oranges tapissées de papier kraft servaient de bibliothèque. J'en étais responsable, élu démocratiquement par mes camarades. J'ai douze ans. Monsieur Daniel notre instituteur, est un géant débonnaire aux colères terribles. C'est le seul à ne pas porter de blouse, il nous explique que le savoir c'est la liberté de choisir sa vie, de ne pas rester esclave de son destin. Est-ce à partir de cette élection que j'ai voulu consacrer ma vie aux livres, ou bien tout était-il déjà joué ? Je lisais déjà depuis longtemps et j'aimais les romans pour ce qu'ils me racontaient, pour cette part de rêve qu'ils me donnaient et que personne d'autre ne m'a jamais octroyée. C'est à Monsieur

Daniel que Durand et moi avions confié le plus sérieusement du monde que nous voulions devenir écrivains.

Rentrée : Viennent les élèves. Les grands bâtiments s'emplissent de petites taches claires : frimousses, futures trognes parfois, jolis minois, gros cartables. Toutes ces vies dont je ne sais rien, dont je ne saurai probablement rien. L'intimité des élèves me semble soigneusement close dans leurs besaces. Ils me regardent, ni curieux ni émus. Nous leur distribuons les livres scolaires avec les recommandations d'usage : « Ne pas les abîmer, en prendre soin, ne pas les perdre, ne pas se les faire voler. » Ils nous écoutent distraitement, puis chargent leurs cartables de la provende, quatre à cinq kilos d'un savoir à venir.

Le soleil est toujours là, les quatre bancs rouges sous les arbres verts n'ont pas bougé de place.

Dans une salle polyvalente, la présentation des professeurs et du personnel de l'établissement. J'ai suivi, depuis le train, une jeune femme élégante qui balance au bout de son bras un petit cartable vert. Est-elle du collège ou du lycée privé ? Dans la salle, on demande Chantal. Je tressaille, ce seul prénom est pour moi chargé de souvenirs. C'est la

jeune femme du train. Elle dit qu'il y a une erreur, elle ne se prénomme pas Chantal, mais Anne-Claire. C'est une confusion de l'administration. Anne-Claire est mariée, mère de trois bambins. Allons, que je me fasse une raison, dans ma vie il n'y a eu de place que pour une seule Chantal.

Au petit matin, la navette rouge et blanche pour me rendre au collège. Il fait doux, c'est encore la nuit, nous sommes toujours à l'heure d'été. Sur le quai, le chef de gare crie. « Oh, moi, j'ai tout le temps ».

Un autre matin, sous une pluie fine et pénétrante, je vois le train partir sans moi.

Couloirs du collège, un bruit de fond agressif, comme une grande caserne. J'ai connu cela ailleurs, il y a très longtemps, ces peurs et cette obéissance immédiate aux ordres aboyés.

Pourquoi les bâtiments administratifs, établissements scolaires, hôpitaux, casernes, prisons, sont-ils toujours laids, carrés, coupants. Pourquoi les fils des hommes s'ingénient-ils à dresser leurs enfants par le malheur en leur affirmant que c'est pour leur bien ?

Un prof barbu m'est tout de suite antipathique. Est-ce sa dégaine qui me gêne, ce côté faussement décontracté « de gauche » et cette petite queue de cheval sur la nuque ? Je n'aime cet attribut viril que chez les matadors et les samourais. Il ne me paraît ni l'un ni l'autre. Il nous explique que le vrai responsable de la bibliothèque, c'est lui, que c'est à lui que nous devons obéir — obéir ? Bigre, déjà ? —, nous devons écouter ses directives et ses conseils : « Vous comprenez, avec les élèves c'est une question de distance, ni trop près ni trop loin. » Vais-je lui citer Lie-Tseu : « Rien de ce que l'on peut enseigner ne vaut la peine d'être appris. » Je me contente de boire mon café. « Si tu n'as rien à dire de plus beau que le silence, tais-toi. »

Silence dans la bibliothèque. Je relis le terrible *1984* d'Orwell. Je songe aux rouages du destin : Primo Levi, Varlam Chalamov, Mandelstam, Buber-Neumann, Charlotte Delbo. Tous ces êtres qui furent parmi les meilleurs, face à cette puissante bureaucratie amorphe qui tenta d'avoir raison de leur foi, non pas de les tuer — on peut désirer une mort rapide, même brutale —, mais de les vider de leur âme, de les souiller, de les avilir, de les rendre comme eux. Mais il y a mille preuves

de ceux qui résistèrent avec humour et Amour.

Dans la salle d'étude : vingt-cinq petits diables et diablesses plutôt calmes. Je suis, comme je l'ai souvent été, au fond de la classe, au dernier rang, pour les surveiller, ou pour éviter que ça ne déborde d'un coup. Je ne suis pas un vrai surveillant, mais qu'importe, je suis parfois obligé de hausser le ton, de les menacer d'heures de colle pour obtenir un calme relatif. Il arrive qu'ils se déchaînent, il suffit d'un ou d'une meneuse de jeu, en cette matière les filles sont souvent plus fines mouches que les épais garçons. Cela n'enlève rien à la tendresse que je leur porte. Aucun vrai méchant, aucun vrai teigneux, les durs ne viennent pas à l'étude, ils restent dans la cour à flairer un bon coup ou vont fumer dans les toilettes.

Depuis le début de mon contrat, je ne puis m'empêcher de les aimer, de les observer. Cela me fait me souvenir de cet enfant que j'ai été et de mes copains de ces temps-là. Combien en reste-t-il ? Tous sont des hommes aujourd'hui. Où est-elle, notre communale ?

Les élèves ne me connaissent pas encore, alors ils me testent. Je dois me montrer ferme parfois, faire

des exemples, sinon tout se brouille pour moi et pour eux. Je ne suis pas un copain et cette fausse complicité qu'ils cherchent je ne peux la leur octroyer, pas question de les laisser me tutoyer. Et je ne peux pas leur expliquer que je ne suis pas un surveillant, juste un chômeur en fin de droits. Il faut, ici, comme ailleurs, que je trouve mes marques, qu'ils me connaissent mieux, que nous nous respections, après nous verrons.

Dans l'attribution des tâches, il est prévu un accompagnement des élèves du collège jusqu'au lycée professionnel, de l'autre côté du village. Deux fois par semaine, j'escorte le groupe. Aujourd'hui, Lætitia, quatorze ans, jolie brune, avec des bagues d'argent aux doigts et un anneau à l'oreille, fait savoir qu'elle existe : « Oh la la ! J'ai pris du cul ! » Elle dandine sa splendide croupe devant les garçons qui ne laissent rien paraître. Je lui souris. Elle est ravissante et sait d'instinct que ce cul lui va à ravir.

Discussion dans la salle des professeurs avec Gisèle, embauchée comme moi à la bibliothèque. Elle me parle des difficultés de son existence, elle me dit qu'elle a suivi sa scolarité dans ce collège. Je suis attentif aux autres à présent, moins égoïste.